

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

L'assommoir / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 71-74

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'ASSOMMOIR

Bien taillé, maintenant il va falloir coudre, disait la reine Catherine de Médicis, qui fut une femme de bon sens et d'esprit. Tailler, c'est en effet le plus aisé ; coudre, est plus compliqué, et le rôle de démolisseur est vraiment plus facile que celui de constructeur.

Ces lignes me sont revenues à l'idée de reprendre les études peut-être un peu brutalement introduites dans le *Problème de la Misère*. Je ne les regrette cependant pas, et le projet de révision des articles 31 et 32 de la Constitution fédérale fait de mon article une actualité fiévreuse qu'accentue encore l'inquiétude de tous ceux qui comprennent les dangers dont l'alcoolisme menace l'avenir.

Je n'exagérerai donc rien en disant que l'abus des boissons est un des grands, s'il n'est pas le principal, générateurs de misère dans la société contemporaine. C'est le grand fléau dont parle l'Ecclésiaste, qui « fait naître la colère et cause beaucoup de ruines ; » mais il possède, par surcroît, des vices qui lui sont propres et une malignité inconnue des Hébreux. Le peuple voit-il le péril ? Ecoute-t-il les voix qui le lui signalent ? Voudra-t-il surtout renoncer à l'enivrant poison qui brûle la fleur des générations et dessèche la sève des races ?

J'ai bien peur qu'il n'en soit rien.

Il n'est que trop vrai que le mal existe et qu'il fait des progrès aussi rapides qu'effrayants. L'ouvrier boit de plus en plus, et non pas comme nos aïeux qui, le dimanche, s'en allaient sous les tonnelles se donner un coup de piéton avec du vin nature, mais il boit

parce qu'il éprouve le besoin de boire. Et ce qu'il lui faut, c'est l'assommoir, c'est l'alcool, le trois-six qui brûle le gosier, c'est l'absinthe, le cognac à l'horrible saveur de cuivre qui congestionne et rend l'homme le plus doux pareil à la bête féroce.

On s'enfonce certains breuvages dans le corps comme on s'enfonce une sensation âpre et violente qui remue et secoue. Les femmes, les délicats, les maladifs se piquent à la morphine ; les hommes se piquent à l'alcool. Et cette excitation factice finit par devenir indispensable à ces malheureux qui renonceraient plutôt au pain qui les nourrit qu'au poison qui les mine lentement et qui leur enlève chaque jour un peu de force et de vie.

Les philanthropes, médecins ou moralistes, ont constaté maintes fois l'étendue du mal ; ils ont publié de savants rapports ; ils ont présenté des statistiques terribles comme nous pourrions nous-mêmes en remplir plusieurs pages de cette revue. Mais les conclusions où sont-elles ? Ils ne savent que préconiser la formation de sociétés de tempérance. Or, cela nous paraît bien peu pratique. L'ouvrier, toujours un peu gouailleur dans sa bonhomie, ne voit dans les sociétés de tempérance qu'une concurrence à l'Armée du Salut, et il se met à crier au cléricanisme.

Il se dégage cependant de ces rapports et de ces statistiques de profonds enseignements qui permettent à tous de conclure. La médecine regardait jadis l'alcool comme un combustible qui entretenait la chaleur du corps et combattait l'épuisement des forces. Rien de cela n'était vrai, puisqu'il est aujourd'hui démontré que l'alcool, au contraire, retarde la digestion, affaiblit et refroidit.

La statistique est sous un autre rapport plus tristement éloquente encore. Elle nous fait toucher du doigt la plaie sociale de l'alcoolisme. La folie augmente, les intelligences se dépriment, la natalité décroît, sans parler des ravages économiques. Le quart, le tiers, la moitié du salaire de l'ouvrier va chez le marchand de vins ou se perd dans le petit verre d'eau-de-vie. L'épargne est rendue impossible ; la hausse de la main d'œuvre n'amène aucun bien-être parce qu'on boit davantage ; et déjà une partie notable de la population, au lieu de faire œuvre utile, vit de l'alcool — engendrant ainsi la misère et la dégénérescence de la race par leurs descendants qui héritent des infirmités originelles.

Mais comment empêcher les buveurs de boire ? Comment combattre cette horrible soif, cette fascination de l'alcool où se laissent prendre le riche et le pauvre qui viennent demander l'oubli à cette espèce de dédoublement du *moi* que donne l'ivresse ?

Je pense, pour ma part, qu'il n'y aurait qu'un moyen, un seul, qui consisterait à rendre au monde une part de cet idéal un instant ravi. Le peuple croyait jadis que les nuages du ciel voilaient un Dieu juste et bon ; des chimistes sont venus et lui ont dit que ces nuages n'étaient que de la vapeur d'eau. Il s'est trouvé alors plus triste et plus seul que jamais, avec la perspective du labeur écrasant et sans fin, sans espoir et sans récompense, et il a demandé à l'alcool l'oubli de ses douleurs et de ses maux. Il cherche à s'évader de la réalité, à se soustraire aux amertumes et aux désillusions. Il veut vivre pendant quelques minutes dans les Paradis artificiels, la clef qui ouvre ces Paradis fût-elle

marquée du signe de la mort, comme la clef du cabinet de Barbe-Bleue était tachée de sang !

Pour combattre l'alcoolisme, et par conséquent la misère, il faut donc étudier la question non seulement au point de vue de l'hygiène et de la moralisation, mais aussi sous le rapport de la foi. Quand le peuple priera à nouveau le Dieu de ses pères, il ne demandera plus à Bacchus, qui dans l'antiquité s'appelait aussi Liber et Dyonisias, de le libérer des chaînes décevantes de la réalité.

Mais cette grande cause de la régénération physique et morale d'un peuple en décadence ne saurait triompher qu'avec l'appui de la force morale que peut seul donner le concours de la femme. Qu'elle se lève donc et qu'elle travaille à arracher le pays au plus dégradant des vices ! Cette œuvre de salut national sera un grand pas de fait vers la réforme féministe à laquelle on sait que je suis profondément dévoué.

Ch. SAINT-MAURICE.